

Sarah Supplisson

SEVEN

1. FORSAKEN

*À mes grands-mères,
Merci pour votre éternel soutien*

Prologue

Les premiers rayons écrasants du soleil s'infiltrèrent timidement à travers les quelques amas de béton encore debout que forment ma maison, laissant entrer une pénible et étouffante chaleur, même un matin d'hiver. Peu à peu, je sens ma peau, que j'ai pris le risque de laisser hors de la couverture, se dorer sous la lumière jaune et une sensation de brûlé envahir l'épiderme de mes avant-bras. Prenant une longue inspiration, je m'étire de tout mon long et viens couvrir la totalité de mon matelas. Mes muscles se détendent et la pression qui les crispe se dissipe presque instantanément. Après un coup d'œil furtif dehors, je me prépare, le soleil n'est pas encore totalement levé et je suis dans les temps.

J'attrape les maigres tissus du rideau et couvre les fenêtres pour empêcher la lumière de transformer la pièce en un sauna naturel. Certes, on n'y voit plus grand-chose, mais c'est mon seul moyen de me tenir à l'écart du soleil tant que je le peux encore. C'est ainsi chaque matin, je guette le ciel à la recherche des premiers rayons, et me munis d'une bonne couche de vêtements et d'une paire de bottes, puis pars à la recherche de nouvelles provisions. C'est le moment idéal pour faire les emplettes, car plus les heures passent, et plus il est risqué de s'aventurer dehors.

Jadis, cette intense lumière était porteuse de la promesse d'une belle journée sans nuages ; aujourd'hui elle est annonciatrice de sécheresse, de fléaux et de morts. Nous vivons cette situation depuis longtemps, trop longtemps selon moi. Terminée la douce et paisible chaleur présente l'été, celle qui égaye vos journées et vous berce le soir. Cela n'a plus rien à voir avec cette époque-là. La chaleur d'aujourd'hui est étouffante, écrasante, nocive. Pas seulement pour l'homme. Les maisons, la

végétation, les routes et les villes, une grande partie a été brûlée par le soleil. Les champs se sont transformés en amas de tiges sèches, l'eau potable se fait rare, si bien que l'infection du reste des terres d'eau a fait disparaître de nombreux animaux marins et volatiles. Une Terre réduite à néant. Certains journalistes donneraient sûrement pour explication que nous faisons face à une crise thermique effroyable, marquant la probable fin de l'existence humaine, ou du moins son amorce, et d'autres hypothèses encore plus folles qui vous font chavirer un peu plus vers la folie au rythme des degrés. De toute façon, ce n'est pas leur charabia scientifique qui risque d'arranger les choses.

Depuis de longs mois, nous subissons à échelle montante ce calvaire. Vivre enfermée, sortir uniquement pour trouver des ressources encore viables que le soleil n'aurait pas réduites à de vulgaires miettes, guetter la moindre parcelle d'ombre. Voilà à quoi l'espèce humaine est cantonnée. Les crises alimentaires s'accroissent, la famine sévit et les morts se succèdent. Et que devient une population affamée ? Elle révèle la véritable nature de l'être humain, celle qui le pousse à aller dans ses retranchements les plus sombres pour survivre. En fait, cela ressemble à ces émissions de survie que l'on regardait quand les télévisions fonctionnaient encore, où les concurrents se battaient ensemble avant de se trahir, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Sauf que c'est devenu la réalité, et que vous ne pouvez compter sur personne d'autre que vous-même.

S'il l'on devait dresser une liste des pertes humaines et matérielles, certains vous parleraient de fin du monde. De mon point de vue, je trouve cette notion définitivement trop stupide, insensée, et abstraite. Pourtant, de plus en plus de personnes s'obstinent à croire en elle et deviennent alors de toutes autres personnes, prêtes à tout pour survivre, de véritables machines à tuer. Quand on parle de fin du monde, on pense d'abord aux météorites qui s'écrasent sur notre planète, aux volcans qui engloutissent des villages entiers, aux tsunamis qui noient sans pitié les villes ou encore aux tremblements de terre. Mais on

oublie parfois que l'humain lui-même est un danger pour sa propre survie, bien plus mortel que n'importe laquelle des catastrophes naturelles. Les politiciens en sont les premiers exemples : ils vous rassurent en commençant par vous demander de garder votre calme, tout en assurant que les informations transmises sont erronées, et bien qu'en cas de réel danger chacun doit se montrer altruiste envers autrui. Bien sûr, ça, c'est juste avant qu'ils nous laissent crever dehors pendant qu'eux se réfugient dans des bunkers blindés. Personne n'est parfait, comme on dit !

Tuer ou voler est devenu rapidement une habitude, un acte naturel. Fini l'idéal altruiste où l'humain doit sauver son prochain, la situation n'est plus la même. C'est chacun pour soi. Au fond, je trouve cela ridicule et décevant. Il aura fallu l'apocalypse pour que l'être humain dévoile sa véritable nature.

Je me suis étonnée à plusieurs reprises de la tournure que prenaient nos relations familiales ou amicales. En théorie, un événement douloureux ou tragique est censé vous rapprocher, solidifier vos liens, nous faire comprendre que nous n'avons pas à supporter cette tristesse seul. Alors pourquoi est-ce que chacun s'est mis à tourner le dos à l'autre ? Pourquoi du jour au lendemain votre meilleur ami est-il devenu ennemi de votre propre survie ?

Personne ne s'est véritablement préparé à la fin du monde. Qui aurait pu ? On est rarement prêt à faire face à ce genre d'événements qui ne dépasse jamais plus loin que la ligne de notre imagination, ou des films catastrophes en rediffusion sur la télévision. On dit que les croyants de cette folie ne sont que fous et malades, des « dégénérés » dont nous cherchons à éviter le regard, avant de finir par succomber à notre tour à une paranoïa mortelle, force est de constater qu'ils avaient raison. Après tout, les dinosaures ne s'étaient pas préparés à mourir avant qu'ils ne soient confrontés à la catastrophe.

On distingue alors trois catégories de personnes : la première, celle qui y croit, souvent composée de scientifiques et des fameux fous qui s'agitent dans tous les sens pour rejoindre un bunker prévu à cet effet, alors que la seconde catégorie rit au nez de la première en se croyant bien plus maligne que les « faibles d'esprit », comme ils aiment à les surnommer. Au fond, les deux n'ont pas tort. C'est plus facile de ne pas se rendre à l'évidence tout en prenant soin de faire des réserves de provisions, juste au cas où il faudrait se mettre en hibernation forcée. Je fais malheureusement partie de la troisième catégorie, trop lâche pour agir, attendant la fin. Ma survie se limite seulement à esquiver chaque jour la mort, les survivants enragés, et à me nourrir tant que la Terre me le permet encore.

Je me souviens encore des longs moments passés devant ma télévision, à la recherche d'un feuilleton sympathique ou d'un de mes dessins animés préférés, n'importe quoi d'autre qui n'était pas en rapport avec l'apocalypse qui se déroulait dehors. C'était beaucoup plus facile de se mettre un voile sur les yeux, pour beaucoup d'entre nous, je suppose. Mais un peu plus tard, le réseau électrique a été coupé. Même ça, la fin du monde me l'a enlevé.

Il y a quelque temps, j'ai croisé un sans-abri dans la rue. Il portait un vieux gilet en laine vert, il avait une barbe mal rasée et son sourire laissait entrevoir des dents sales. Le type brandissait à chaque passant une pancarte improvisée, un bout de carton où il avait écrit : « La fin du monde approche ! ». Il n'arrêtait pas de nous ordonner de nous mettre à l'abri le plus vite possible. Ce jour-là, je n'ai pas pu m'en empêcher, j'ai ri nerveusement. C'était un fou, un « faible d'esprit ». Du moins, je le regardais comme s'il l'était. Chaque jour je le revoyais au même endroit, à la même heure, tôt vers l'aube jusqu'à ce que les rayons deviennent trop intenses pour rester dehors. Quelques jours après, alors que je me repassais en tête son discours plus qu'encourageant, seule sa pancarte reposait par terre. Malheureusement, ce n'était pas le seul à avoir disparu,

car les rues se vidaient peu à peu de ses passants. Il était devenu évident que tout le monde préférerait rester en sécurité dans sa maison, plutôt qu'à l'extérieur, devenu trop dangereux.

Parfois, je regrette mon ancienne vie. Cela m'arrive d'y repenser, bien que je m'y autorise rarement. Dans ces moments-là, je me dis que la situation aurait pu prendre une autre tournure que celle-ci, que si nous avions été tous solidaires, au minimum mieux préparés, plus de gens auraient pu s'en sortir. Quand j'ouvre à nouveau les yeux et que je regarde le carnage à l'extérieur, les cadavres dans les rues, des draps blancs entassés au fond des jardins ou dissimulés dans le sol avec une croix blanche ornant leur tombe, l'ambiance de mort qui règne dans chaque coin de rue, je me dis que tout ceci ne peut pas être réel. Comment a-t-on pu en arriver là ? Puis, je revois ces pauvres personnes déambulant tels des morts-vivants, attirés par l'odeur de nourriture, et je me dis que j'avais tort, que la chute était inévitable. Un seul pas sépare l'homme de la bête. Une fois le cap franchi, l'instinct prend le dessus sur la raison et la survie n'est plus un choix, elle devient une nécessité.

Par chance, l'heure n'est pas encore à sa fin. Après de longs et pénibles mois d'attente, le gouvernement de Kinston, devenu l'unique d'Amérique du Nord, a pris une décision. Folle, audacieuse, risquée. Mais une décision révolutionnaire. Aujourd'hui même est organisé le Départ, celui qui nous guidera vers notre nouvelle destinée, plus sûre et assurée. Parce que, mourir cramée comme une brochette sur un barbecue, il y a mieux comme mort !

Je me suis toujours demandé ce que cela ferait de voyager en dehors de la Terre. C'est vrai, nous n'avons jamais connu rien d'autre que ces larges horizons où terres et mers cohabitent. J'ai toujours été curieuse de ce qui m'entoure, et cette solution me permettra de réaliser enfin mon rêve. Même si nous ne sommes pas garantis d'arriver à destination, malgré les

paroles rassurantes de Kinston, c'est le prix à payer pour fuir cette ville hostile. Et puis de toute manière, je ne ferai pas le voyage seule.

Quelqu'un tambourine soudain à la porte. Ce doit être Ruddith, je songe. Ruddith Carter est ma meilleure amie mais aussi mon accompagnatrice pour cette folle excursion, si l'on peut l'appeler ainsi. Même si elle avait un festin de nourriture devant elle, elle choisirait de le partager avec les autres en dépit de sa propre faim. En temps normal, un survivaliste se serait battu avec vous, aurait récupéré les provisions pour les agiter sous votre nez et, en prime, pour ajouter à sa cruauté, vous aurait assommé pour être certain que vous ne lui barreriez pas la route par la suite. Voilà ce qu'est devenue la vie sur Terre. Pas étonnant que je veuille à tout prix m'en échapper...

Je vis seule depuis que ma famille est morte, il y a trois mois de cela. Ruddith est pour ainsi dire mon unique famille. J'ignore comment je suis parvenue à survivre, je crois que je voulais à tout prix m'accrocher aux souvenirs de mon ancienne vie. Mes parents, eux, ont renoncé peu à peu à ce choix au fil du temps. Je me suis démenée pour les maintenir en vie, les nourrir avec les provisions que je trouvais ou celles qu'il m'arrivait de voler. À l'évidence, ils avaient déjà pris leur décision. J'ai mis un moment à m'en remettre, mais j'ai fini par comprendre. Qui voudrait vivre sur une Terre de moins en moins viable ? C'est devenu l'enfer, tout simplement.

Je me dirige vers la porte d'entrée et tourne la poignée branlante qui manque de se briser sous la faible pression de ma main.

— Tess ! s'exclame Ruddith en me sautant au cou.

Je laisse échapper un hoquet de surprise, avant de resserrer l'étreinte entre nos deux corps. Je devrais être habituée à ce genre d'accueil, pourtant je me laisse toujours autant surprendre. En plus de savoir partager, Ruddith est une

personne joyeuse qui peine à tenir en place. Je me demande comment elle a réussi à survivre dans ce nouveau monde.

Le soleil, qui a gagné du terrain dans le ciel, illumine ses cheveux de couleur miel, lui donnant un air d'ange avec ses taches de rousseur et ses yeux vert émeraude. Elle n'a pas changé d'un poil. Pourtant, en une semaine, mon état physique s'est modifié : mes cheveux bruns ont poussé, mes yeux noisette se sont éclaircis, et la peur a durci mes traits.

— Ruddith ? je peine à articuler.

— Oh, oui ! Pardon.

Elle se retire pour me laisser reprendre ma respiration et me décoche un petit rire amusé face à ma mine renfrognée. Ruddith entreprend une courte marche dans la maison. Le couloir débouche sur un salon pas très large de taille qui me sert de pièce principale, puisque l'unique étage est condamné. Ruddith fait rapidement le tour et me rejoint finalement.

— Sérieusement, il faut que tu songes à me donner ton astuce pour être autant en forme le matin, et avec un temps pareil !

Elle hausse les épaules.

— C'est parce que je suis stressée pour aujourd'hui, se défend-elle. Mais je suis surtout excitée, alors ça compense. Enfin, tu sais comment je suis !

— Oui, je confirme avec un petit rire, un peu trop même !

Je me détourne doucement d'elle, sentant ses yeux verts analyser mes émotions. Je déteste quand elle fait la psychologue avec moi, je n'ai pas pour habitude de mettre des mots sur ce que je ressens. Bon sang, faites qu'elle ne me pose pas la question... Elle ne ferait pas ça, non ?

— Et toi ? Est-ce que tu es prête pour le Départ ?

D'accord, elle l'a fait. Je soupire intérieurement et tente de bafouiller une réponse dans l'espoir qu'elle n'insiste pas plus.

— Pareil, je mens. Je crois que la Terre va me manquer, tu sais, je n'ai connu que ça.

— Je croyais que tu rêvais d'aventures ? s'étonne Ruddith, sans se démunir de son engouement légendaire.

— Oui ! Bien sûr. Mais cette fois c'est un sacré engagement.

Ruddith se met à grimacer face à ma réponse, alors je m'empresse d'ajouter avec un large sourire :

— Mais j'ai l'incroyable chance que tu sois là pour m'occuper pendant ce long et interminable voyage !

— Tu es certaine d'être en capacité de me supporter ? me dit-elle avec une moue perplexe.

— Bah, je n'ai pas tellement le choix je suppose !

Ruddith me donne un coup à l'épaule, ce qui renforce mon sourire. Cette dernière m'annonce qu'elle m'attend à l'extérieur et me menace d'employer la force si je traîne trop. J'écoute à peine la dernière phrase qu'elle me lance et embrasse une dernière fois du regard ma maison. Tous mes souvenirs ont été bâtis ici, mon enfance, mes parents, mes rencontres. J'ai la chance unique de pouvoir en forger des nouveaux sur la planète viable découverte par les scientifiques engagés par Kinston. C'est là qu'ils nous envoient. Lorsque cette opération a été mise en place, prématurément réfléchi avant la découverte de cette nouvelle planète, la NASA a été chargée de construire un vaisseau capable d'accueillir une partie de la population américaine. La nature s'est elle-même chargée de garder quelques places. Un voyage d'une durée de quatre à six mois est entrepris, si tout se déroule normalement. Rassurant, n'est-ce pas ? Le gouvernement a donné ses initiales à la station qui

nous accueillera : KG. Je sais, c'est assez prétentieux de leur part ! Je suis d'accord.

Aussi excitant que ce voyage puisse paraître, je sens un élan de nostalgie me gagner. Je crois que je n'avais pas réalisé jusqu'ici à quel point la Terre allait réellement me manquer. J'y suis née et j'y ai vécu dix-sept merveilleuses années auprès de ma famille et de mes amis ; mais c'est du passé maintenant. Je dois avancer, continuer à vivre. C'est ce qu'auraient souhaité mes parents, en tout cas...

— Allez, bouge-toi un peu ! m'intime Ruddith en me tirant vers la foule. On va finir par être en retard !

— Si tu ne donnais pas l'impression de courir un marathon, j'arriverais sûrement à te suivre ! je rétorque.

Ruddith lève les yeux au ciel mais ne ralentit pas sa course folle vers le vaisseau, tandis que j'essaie de reprendre ma respiration. Sur le chemin, je prends à peine le temps de contempler l'étendue bleue qui nous surplombe. Je me demande si le ciel sera aussi bleu là-bas, et si je pourrai observer les milliards d'étoiles qui l'animent la nuit. Si cela se trouve, il y fait encore plus chaud...

Il faut vraiment que j'arrête de me mettre des idées noires dans la tête.

J'accélère la cadence en veillant à ne pas chuter sur les gravillons de terre sèche. Par chance, le lieu de l'Embarquement se situe sur un terrain dégagé aux portes de la ville, sur une plateforme sécurisée spécifique qui ne devrait pas trop laisser de marques autour d'elle. Je me demande combien de personnes seront présentes. Suite à la situation de crise mondiale, de nombreuses guerres civiles ont éclaté dans chaque pays laissant ces derniers en ruine, la paranoïa et la colère ont eu raison de nous tous, et depuis que nous ne pouvons plus communiquer avec les autres ils doivent probablement ignorer ce que nous

nous apprêtons à faire. À moins qu'ils n'aient eu la même idée... Quoi qu'il en soit, ceux qui habitent les villes voisines ont dû se lever tôt, à mon avis !

— Tu crois que Shailee et Parker sont déjà arrivés ? je demande à Ruddith.

— Je crois les apercevoir là-bas, répond-elle en désignant deux silhouettes au loin. (Elle se met à crier) Eh, les gars !

— Arrête ! Super. Tout le monde nous regarde maintenant !

— Alors profite-en pour faire ta star au lieu de râler, plaisante-t-elle en m'envoyant un clin d'œil.

Elle n'est pas croyable. Je déteste avoir tous ces yeux inquisiteurs braqués sur moi.

Tandis que je fusille Ruddith du regard, Shailee et Parker quittent leur position dans la queue pour nous rejoindre. Après cette annonce on ne peut plus remarquer, nous avons été faciles à repérer parmi l'attroupement massif d'habitants autour du vaisseau. Shailee me salue d'un léger câlin, suivi par Parker qui m'enlace à son tour, son odeur ambrée emplissant un peu plus mes narines.

— Bon sang, tu deviens vraiment trop grand pour moi ! je lui fais remarquer, forcée de me mettre sur la pointe des pieds.

— Ce n'est pas ma faute non plus si tu es une naine, me nargue-t-il. Je ne suis pas sûr que la nouvelle planète parvienne à te faire gagner quelques centimètres...

— Haha, ton humour, lui, semble être resté à l'échelle de la maternelle en tout cas !

— Ça suffit vous deux ! intervient Shailee. Vous n'allez pas déjà vous battre alors que le voyage n'a même pas commencé ?

— Ce n'est pas moi c'est elle, se défend Parker en me pointant comiquement du doigt.

J'éclate de rire en lui donnant un coup d'épaule et rassure Shailee d'un sourire, ce qui semble vaguement la convaincre. Elle replace en arrière sa longue tresse noire qui doit bien lui arriver au milieu du dos. Je les ai connus, elle et Parker, lors de ma première année de lycée. Ils étaient facilement repérables à cause de leurs querelles incessantes. C'est durant l'une d'elles qu'ils sont venus vers moi afin que je puisse départager lequel des deux était le plus drôle. J'avais évidemment répondu que je les battais à plate couture, ce qui les a fait rire. Ils ont tout de suite su me mettre à l'aise avec leur bonne humeur et leur sens de l'humour assez unique.

Nous avons très vite formé un quatuor solide et très proche, bien que je connaisse Ruddith depuis plus longtemps. C'est comme ma petite sœur, nous avons tellement partagé toutes les deux. Elle aussi a perdu ses parents et son petit frère Noah, il y a un mois seulement. Notre soutien mutuel est ce qui nous a permis de ne pas basculer. Lorsque votre propre famille vous quitte et que vous êtes la seule à assumer le poids de votre survie, tout en assistant de façon impuissante à la mort lente de la planète, c'est très dur de ne pas tomber du mauvais côté de la barrière. J'ai de la chance d'être encore en vie.

— Vous êtes prêtes pour le grand jour ? demande Parker, d'un ton qui ne cache pas son excitation.

— Bon sang, pourquoi est-ce que tout le monde pose cette question ? je bougonne, agacée.

— Détresse Tessa ! Ça va bien se passer, ok ? C'est... c'est comme quand tu prends l'avion, tu vois ? m'explique-t-il.

Je le dévisage soudainement.

— Tu oublies sûrement que je n'ai jamais pris l'avion.

— C'est vrai. J'avais oublié que tu étais toi.

— Eh ! je m'exclame en lui frappant l'épaule du poing.

Ruddith et Parker sont hilares. Même Shailee s'autorise un sourire discret. Si je n'ai même plus son soutien... Je sens que passer le voyage avec ce type risque d'être abominablement long !

Nous réintégrons de nouveau la file divisée en plusieurs bandes et sections. Les hommes et les femmes ne sont pas séparés, mais les enfants, adolescents et adultes ne partagent pas la même rangée. Je plains les autres familles. Au moins, je n'ai pas l'angoisse de laisser un proche seul et sans repère dans une mare d'inconnus, et j'ai mes amis avec moi.

Notre file doit faire une trentaine de mètres, d'après mes estimations. Des gardes doivent nous marquer au poignet afin de pouvoir nous répartir dans nos différentes cellules situées dans le vaisseau. Puis, une fois installés, ils nous passeront une tenue réglementaire et nous attribueront un numéro. Je ne vois pas trop l'utilité de cette règle, mais bon, les règles sont les règles !

Avant ce jour, personne ne savait à quoi ressemblait KG, du moins qu'abstraitement. J'ai autrefois regardé pas mal de films sur les vaisseaux spatiaux, et je dois bien avouer que celui-ci est impressionnant. Une masse métallique sur pattes, dont l'imposante structure se devine. De grandes fenêtres rectangulaires conçues pour résister dans l'espace, nous permettront d'observer l'immensité de l'univers et la Terre qui nous avait jadis accueillis. Le voyage promet d'être long. D'après ce que j'ai entendu dire, certains ont déraciné quelques-unes de leurs plantes pour les emporter avec eux, et envisagent même de les replanter dans la grande pièce commune du vaisseau, histoire de garder un souvenir de notre planète, une preuve de notre présence sur celle-ci.

À l'arrière du vaisseau où les parois sont plus épaisses et plus lourdes, sont installés de puissants réacteurs qui permettront à ce navire colossal de nous propulser hors de cette

planète. Sérieusement, j'ai encore du mal à y croire. C'est de la pure folie !

Je profite de l'attente pour analyser le paysage qui m'entoure. La ville avait autrefois une apparence agréable et accueillante, presque rassurante tant elle était chaleureuse avec ses couleurs chaudes et ses variétés de produits locaux, de bâtiments et de cultures. Aujourd'hui, elle n'est que débris de poussières et routes fissurées. Les arbres ont pris la forme de leur mort comme s'ils s'étaient transformés instantanément au contact de Méduse. La ville a presque été vidée de sa population dès les premières vagues de chaleur, aussi les plus meurtrières. C'était affreux : nos voisins, nos amis, nos camarades de classes, et même les vieilles dames étranges que l'on croisait sous le vieux porche de tante Gigi, presque tous sont morts. Les fous disaient que c'était le destin de l'univers, qu'au fond nous étions destinés à nous éteindre, comme les dinosaures se sont éteints avant nous, et que tous ces morts n'étaient que le fruit d'une sélection naturelle. Mais je ne suis pas d'accord avec eux, certaines espèces comme le crocodile ou certains oiseaux ont réussi à survivre. Et même si beaucoup ont péri et que les conditions de vie sont devenues hostiles, nous avons survécu pour la plupart. Si nous sommes toujours là, c'est que la fin n'est pas encore venue. On peut survivre, j'en suis persuadée.

Mon attention dérive à présent sur les bâtiments. Ils n'ont pas fière allure eux aussi : détruits, en ruines, effacés ou abîmés, leur conception n'a jamais été aussi mal qu'aujourd'hui – et le futur n'allait rien arranger à cela. À cette allure, il n'y aura bientôt plus de faune ni de flore. Les routes poussiéreuses sont traversées de part et d'autre par de longues fissures dans le béton, comme si elles tenaient à marquer une séparation entre notre ancienne vie et celle que nous nous apprêtons à débiter. Et dire que j'y ai passé toute mon enfance...

— Oh non, je n'y crois pas ! je m'écrie soudainement.

— Quoi ? Est-ce qu'ils partent sans nous ? s'agite aussitôt Ruddith, jetant un regard inquiet vers les gardes.

— Mon collier... Non... Je... je l'ai oublié dans ma chambre ! Je dois y retourner !

Je commence déjà à partir mais une pression me bloque le bras. Je dévisage Parker.

— Dans quelques minutes ce sera à notre tour Tessa, tu ne vas quand même pas faire demi-tour pour un simple collier ?

— Tu ne comprends pas ! Ma mère me l'a offert avant de mourir, c'est le seul souvenir que j'ai gardé d'elle. Je ne peux pas partir sans !

— Mais on va bientôt décoller !

— Je sais, je me dépêche.

Il semble hésiter mais je lui certifie ma décision d'un hochement de tête. Ruddith n'arrête pas de faire des allers-retours entre la foule et moi. Ma maison n'est pas très loin, je serai rapide si je pars maintenant.

— Oui, eh bien, tu as plutôt intérêt à aller vite sinon je t'assure que tu me le paieras, parce que je refuse de partir sans toi ! s'empporte-t-elle, la voix tremblante.

Elle peine difficilement à camoufler ses larmes. Je lui saisis durement les épaules et plante mon regard dans le sien.

— Ruddith, regarde-moi, c'est promis !

La détresse se lit sur mon visage. Mes amis me laissent finalement partir à contrecœur tandis que je me mets à courir le sprint de ma vie en direction de ma maison. En peu de temps, j'atteins de nouveau la ville et m'oriente machinalement dans les rues, évitant de justesse les obstacles qui se dressent sur ma route. *Pourquoi est-ce que personne n'a daigné nettoyer ces fichues rues !* J'accélère le pas et manque de chuter. Ce n'est pas le moment !

Il faut que je me dépêche ! Ma maison, située près d'un fossé, ne se trouve plus très loin. C'est bien moi tout ça, il faut bien sûr que j'oublie la seule chose qui me tient à cœur dans cette ville, au mauvais moment ! Je suis persuadée que Ruddith et les autres vont essayer de gagner du temps pour me laisser monter, du moins je l'espère...

En tournant dans le coin d'une rue, j'aperçois le fossé qui longe ma maison et entreprends un saut périlleux par-dessus. J'arrive devant la porte, le visage en sueur et les poumons vidés de tout air. Mais pas le temps de faire une pause. Je défonce la porte battante à coups de pied et accours dans ma chambre. Aux grands maux, les grands remèdes !

Je me précipite vers la commode beige dans ma chambre, celle où je range mes bijoux, mais aussi quelques rares photos de mes parents. Le collier que je cherche est un médaillon ovale en argent. Sa valeur à mes yeux compte plus que ma propre vie, d'où la nécessité que je le retrouve. Enfin, si seulement j'arrivais à mettre la main dessus !

— Bon sang, ce n'est vraiment pas le moment de jouer à cache-cache !

Pourquoi est-ce que je ne le trouve pas ? Il est censé être juste là, dans ce tiroir ! *Calme-toi, et réfléchis...* J'ouvre chaque tiroir à plusieurs reprises avant de les laisser claquer sans ménagement. Les larmes me montent aux yeux sans que je ne parvienne à les contrôler. Ça y est, là c'est vraiment la fin.

Alors que je tourne la tête vers ma table de chevet, un scintillement gris retient mon attention à travers le brouillard qui me trouble la vue. Je chasse l'eau salée de mes yeux afin d'y voir plus clair. Mon pendentif ! Je le saisis à toute vitesse, faisant chuter plusieurs objets au passage, et quitte en trombe la maison. Mon passage forcé dans l'entrée me permet de ressortir rapidement. Je redouble d'efforts pour rejoindre le vaisseau à temps. Le paysage défile à toute vitesse si bien que je n'ai pas le

temps de repérer les éléments qui m'entourent. Les maisons cèdent leur place aux bâtiments, puis un chemin de terre à un autre. Enfin, j'arrive sur la place de l'Embarquement.

Voir l'imposante machine grisâtre est la plus belle vision qu'il puisse m'être offert à cet instant. Il ne me reste qu'une vingtaine de mètres à parcourir et je serai en sécurité aux côtés de Ruddith, Shailee et Parker. Je reprends ma course folle et double l'intensité de mes pas pour achever la dernière ligne droite quand un visage apparaît à la porte du vaisseau. Je reconnais Ruddith entre mille. On dirait qu'elle hurle... mais je ne parviens pas à l'entendre. Oh non, la porte est fermée ! Tout à coup, le vaisseau émet un bourdonnement sourd, si puissant que je dois couvrir mes oreilles pour faire cesser les vibrations. On dirait même que le sol tremble. Quand je manque de chuter en m'avancant, je comprends alors que le sol est réellement en train de bouger.

Ruddith se met tout à coup à tambouriner sur la porte et lance des regards affolés dans ma direction. Je devine la détresse sur son visage, la même que je lisais avant de partir subitement en direction de ma maison pour récupérer le collier appartenant à ma mère. C'est à ce moment-là que je comprends les paroles qu'elle tentait de me faire parvenir. Le vaisseau est sur le point de décoller, et je suis enfermée à l'extérieur. Ils sont sur le point de partir... sans moi...

__ Merde... ! Attendez-moi ! je m'écris avec désespoir, comme si quelqu'un pouvait m'entendre.

Ruddith s'acharne à nouveau sur la porte, avec plus d'intensité cette fois. Ses coups semblent marcher, parce que la porte se rouvre brusquement et je me remets à courir de plus belle. Plus qu'une dizaine de mètres ! J'entame une nouvelle série de foulées. Huit mètres ! Soudain, un bruit encore plus assourdissant que le précédent me fait brusquement perdre l'équilibre. Encore sonnée, il me faut plusieurs secondes avant

de reprendre tous mes esprits. Les vibrations du vaisseau dégagent un puissant souffle qui provoque un nuage de poussière jaune autour des ancrages dans le sol, séparés de ce dernier par un grand espace vide. *Ob non. Je n'y arriverai jamais.* Je tends désespérée le bras vers Ruddith, comme s'il lui était possible de le saisir. Elle est trop loin, elle s'en va. Et sans moi.

Je suis condamnée à l'extérieur. Ruddith a beau y faire, la porte se referme sous ses yeux impuissants, et les miens. Ses paroles me reviennent en tête : « Je refuse de partir sans toi ! ». *Je suis tellement désolée... J'aurais dû vous écouter !*

Une dernière tentative. C'est tout ce qu'il me faut pour réussir. Je prends de la vitesse sur les derniers mètres qui me séparent du vaisseau, et me propulse dans les airs. Je vise la rambarde de sécurité, sachant qu'elle est bien trop haute pour que je puisse l'atteindre. Un cri se noie dans ma gorge alors que je sens le métal lisse me glisser sous la main, et mon corps chuter dans le vide. Mon corps entier rebondit en s'écrasant sur le sol, au milieu d'un trou creusé par les rampes du vaisseau. Un hurlement m'échappe. Cette fois, non plus à cause du vide qui m'engloutit, mais suite à la douleur qui gagne à une vitesse saisissante chaque cellule de mon corps. J'ai l'impression d'être passée sous un bus avant que celui-ci ne revienne à la charge, encore et encore.

J'ouvre péniblement les yeux mais je n'entrevois rien d'autre que des points dansant devant mes yeux et une forme grossière se détacher dans le ciel. Les images perçues par mes yeux rétrécissent au même rythme que ma vue. La dernière chose que j'aperçois est le visage de Ruddith perché au-dessus de moi, me laissant seule, ici.

Je suis seule face à mon sort, perdue quelque part sur une Terre brûlée par un soleil ardent, sans personne sur qui compter. Seule. Je suis seule.

PDV de Tessa

(Trois mois plus tard...)

Un fracas métallique retentit tout à coup sur la surface bétonneuse, alors que j’observe, impuissante, l’objet achever sa roulade à l’autre bout de la pièce. Mes mains tremblent de fatigue et laissent échapper la moindre petite chose tenue entre celles-ci, comme l’objet que je viens de faire tomber pour la troisième fois en l’espace de quelques minutes.

Je suis faible, je tiens à peine sur mes genoux qui souffrent du poids du reste de mon corps. Chaque mouvement me demande une telle force, que je ne suis plus tout à fait sûre de pouvoir en esquisser un nouveau. Je décide de m’adosser contre une poutre afin de me reposer quelques instants. Il faut que je rentre au Refuge avant que la nuit ne tombe – elle ne saurait tarder d’ailleurs.

Le bâtiment où je me trouve, du moins ce qu’il en reste, m’offre un large panorama sur la ville. Les nuances colorées dans le ciel tirent vers un dégradé orangé, ce qui donne un aspect désertique à celle-ci. En même temps, cela n’a rien de surprenant puisque je dois être la dernière survivante sur Terre. La faute à qui ? *Stupide gouvernement*, grogne ma conscience.

La fatigue me pousse à plisser les yeux pour distinguer les autres constructions qui m’entourent. Je ne sais même plus à quand remonte la dernière fois où j’ai avalé quelque chose. La nourriture dans la ville se fait manquante et mes stocks de provisions sont à sec. C’est vraiment la crise depuis une

semaine. Je ne devrais pas être surprise, cela fait trois mois que je quadrille la ville à la recherche de nouvelles ressources. Déjà qu'il n'y en avait pas beaucoup avant...

Combien de temps encore pourrai-je tenir ? Cette question sans réponse me hante depuis des semaines. Les terres ne doivent plus être fertiles à des kilomètres maintenant, il me faudrait entreprendre un voyage de plusieurs jours pour trouver des terres agricoles. Il me faut assez de force pour pouvoir parcourir tout ce chemin, autrement dit, de la nourriture. Tout me ramène à ce point. Me nourrir ! En attendant donc une fin inéluctable, je m'efforce de maintenir le rythme en menant des fouilles régulières dans la ville. Heureusement pour moi, certains n'ont pas pensé à vider leurs placards avant de partir.

Sentant mes yeux se fermer d'eux-mêmes, ma main retrouve machinalement le chemin de mon arme, un Kahr 49, que j'ai récemment trouvé lors d'une de mes fouilles. J'ai réussi à chasser quelques oiseaux avec, mais je ne peux pas compter sur leur présence rare pour me nourrir. Je récupère ce que je peux à droite à gauche, rassurée à l'idée de pouvoir me protéger. De quoi, je ne sais pas trop. Les seules autres preuves de vie ici sont des rats enrégés ou des cafards qui campent dans les tiroirs.

La vie est un véritable enfer. Même si je suis toujours en vie – probablement plus pour très longtemps –, la solitude m'emporte au quotidien. Chaque jour, mon espoir de revoir mes amis s'éteint un peu plus. Cela fait exactement trois mois. Treize interminables et silencieuses semaines qui se sont écoulées depuis le départ des autres. Laisée au dépourvu, seule, animée par la seule force de me nourrir, voilà ce à quoi ils m'ont réduite en m'abandonnant ici. Pas besoin d'être devin pour comprendre qu'ils ne reviendront jamais me chercher. J'ai bien tenté de partir à la recherche d'autres survivants qui, comme moi, n'auraient pas rejoint le vaisseau à temps. Mais je n'ai vu personne. Quelques fois, j'ai du mal à croire que cet endroit

était autrefois habité, tout ça me paraît si lointain... Mais je refuse encore de croire que je suis le dernier être humain sur cette planète, je ne suis pas encore prête. Car plus rien ne me retiendra à la vie ensuite.

Je me souviens d'une citation d'un écrivain, Graham Greene. Il disait : « Le réel quelquefois désaltère l'espérance. C'est pourquoi, contre toute attente, l'espérance survit ». Je crois maintenant comprendre ce qu'il voulait dire, mais je ne suis pas d'accord. L'espoir est un poison, une lueur dangereuse qui vous tue à petit feu. C'est une lame à double tranchant, finement aiguisée. En un revers, elle peut vous faire passer de la volonté de vivre au désespoir absolu. Elle meurt lentement, jusqu'à ce qu'elle ait totalement disparu. Quand il n'y a plus d'espoir, il y a la réalité. Et la réalité n'est pas belle à voir.

Je crois que le pire dans le fait d'être condamnée ici jusqu'à ce que ma peau soit flétrie par le soleil, hormis la famine et la solitude, c'est que je ne reverrai jamais mes amis. D'ailleurs, ils doivent probablement se préparer à faire leurs premiers pas sur une nouvelle planète, comme s'ils étaient retournés au stade de bambin qui pose pour la première fois ses pieds au sol. Je ne sais même plus ce que cette sensation procure, je ne sens plus les miens depuis des jours ! *Si seulement j'avais couru plus vite...*

Je chasse mes idées noires de la tête et me relève, toujours en appui contre la poutre. J'inspire une grande bouffée d'air et profite des dernières lueurs du jour pour saisir mon sac à dos et me mettre en route. Après avoir vérifié que le bâtiment ne contient rien d'intéressant, j'escalade avec précaution le mur avant d'atterrir sur le sol. Un rapide coup d'œil au ciel m'amène à constater que la nuit vient de tomber. Encore une fois, je n'ai pas vu le temps passer. *J'ai dû m'endormir*, je songe dans un soupir.

Je dois me dépêcher de rentrer au Refuge, je ne préfère pas m'exposer aux dangers de la nuit. Et puis, je n'aime pas les balades nocturnes. *Tessa, tu raisonnes comme si tu n'étais peut-être pas la dernière personne en vie sur Terre, ressaisis-toi !* rétorque ma petite voix intérieure. Merci du rappel !

J'emprunte une allée assez dégagée qui mène jusqu'au centre-ville, même si ce rallongement du chemin me fait perdre du temps – l'aspect fantomatique des ruelles n'est pas du genre à me mettre à l'aise, même seule. Mes pas m'entraînent machinalement vers le Refuge, force est de constater que je connais par cœur le trajet. L'atmosphère est calme, l'air est paisible. Les étoiles se mettent à orner le ciel les unes après les autres, plongeant cette vaste étendue noire dans un bain lumineux. J'ai presque envie de m'arrêter un instant pour contempler ce spectacle, mais je refoule cette idée dans un coin de ma tête. Et puis, je pourrai toujours regarder les étoiles depuis le Refuge, car il y a une fenêtre qui donne sur le ciel.

Mes pensées vagabondent d'un sujet à l'autre tandis que j'entame une nouvelle foulée. Je sais que je ne devrais pas, mais je n'arrive pas à m'empêcher d'imaginer ce que serait ma vie actuelle si je n'avais pas voulu à tout prix récupérer ce fichu collier. Je serais probablement en train de rire avec Ruddith de tangibles visiteurs extraterrestres sur notre nouvelle planète, ou bien je serais en train d'assister à un énième débat entre Shailee et Parker. Une fois encore, ma réflexion se termine par la même conclusion évidente : ça n'arrivera plus jamais. La solitude m'a rendue sauvage de toute manière, ça vaudrait mieux pour celui d'en face.

— Saleté de bagnole ! je jure en manquant de tomber à la renverse.

Je me rattrape maladroitement à la vitre cassée et m'entaille par mégarde. J'étouffe un cri de douleur et arrache un bout de mon tee-shirt pour bander la blessure. Du sang s'écoule

abondamment de la plaie tandis que je comprime encore plus fort. Cette fois je ne parviens pas à contenir mon cri. Je mordille mes lèvres, tout à coup secouée de sanglots.

— Et merde alors...

J'ai beau appuyer fort, rien n'y fait : la plaie saigne toujours. Je décide de me hâter pour rentrer et maudis au passage la vieille voiture. Mon tee-shirt est bon pour aller à la poubelle maintenant !

J'entends le bruit de mes Rangers se mouler sur le sol terreux. La nostalgie regagne du terrain dans mon corps. Je me donne trois claques mentalement, pensant que cela suffirait pour stopper mes pensées. Ma petite voix intérieure se ramène. *Arrête de déprimer, de toute façon tu seras bientôt morte alors économise tes larmes, ça vaut mieux.* Alors que j'entame un débat intérieur avec ma conscience, un fracas métallique me fait sursauter.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Stupide, relève ma conscience. Je suis seule, je l'aurais remarqué si je ne l'étais pas, depuis le temps. C'était peut-être un animal dans ce cas ? *Stup...* Oh, la ferme ! Je décide de reprendre ma marche en accélérant la cadence. Je finis par me convaincre que j'ai dû rêver, que ce bruit n'avait rien d'alarmant. J'ai très bien pu l'imaginer, ou le provoquer. La solitude me monte au cerveau.

Ma respiration s'emballe quand un second bruit métallique retentit derrière moi, plus proche cette fois. Puis des pas, j'entends des pas. OK. Je deviens vraiment folle. Seule, je suis seule ! Depuis trois mois ! C'est tout bonnement impossible, je rêve. Oui, c'est ça, je suis en plein rêve. Si cela se trouve, je n'ai pas quitté le bâtiment où je me trouvais il y a quelques minutes encore. C'est sûrement la raison la plus logique à tout ça. Et pourtant, je sens bien l'air caresser ma peau, la peur qui me serre un peu plus l'estomac, et ces bruits se

rapprocher. *Folle, folle, folle !* crie ma conscience. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et constate que je suis bien seule.

Alors qu'un immense soulagement détend mes muscles bandés, prête à me défendre à la moindre menace, je me retourne pour continuer mon chemin. Mon cœur rate un battement en apercevant la silhouette d'un homme à quelques mètres de moi. Je sursaute une nouvelle fois, la main sur la bouche.

— Ne bougez plus, m'ordonne tout à coup l'homme.

Je dois m'être giflée, car ma joue se met à fourmiller. Comment est-ce possible ? Ce type... Il... Il ne peut pas être réel. Je cligne des yeux au moins une trentaine de fois pour vérifier que mon imagination me joue un tour, mais il s'avère qu'elle est bien plus fourbe que je ne le pensais. Le visage d'un homme se dessine dans la pénombre. Il fait trop sombre pour que je puisse le détailler en profondeur, mais je suis certaine que cet homme m'est inconnu.

Voyant que je ne bouge pas d'un poil, il doit croire que je lui obéis puisqu'il s'avance vers moi d'un pas déterminé. Inutile de vérifier, il s'est bien adressé à moi. J'essaie de prendre une voix impartiale, sans grand succès. Je suis bien trop effrayée pour ça.

— Qui... Qui êtes-vous ? je parviens à articuler, en essayant de reculer d'un pas.

— Si tu t'enfuis, nous te rattraperons. Crois-moi, c'est inutile de nous faire perdre ce temps précieux.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Qui êtes-vous ?

— Tu le sauras très bientôt... (Un éclat de rire sombre me parvient) ou pas...

Ça sent plutôt mauvais pour moi.

Non mais qui est cet homme, et qu'est-ce qu'il me veut au juste ? En plus de se montrer impoli et angoissant, il me menace ? C'est de la folie. Mon imagination devrait sérieusement revoir ses dialogues, ceux de ce type ne sont franchement pas rassurants !

Je ne prends pas la peine de faire préciser à l'homme ses pensées et marche à reculons sans lâcher celui-ci des yeux. Moi qui rêvais de ne plus être seule, me voilà à fuir le premier inconnu que je rencontre après trois mois de solitude ! Je préfère tout de même retourner à mon quotidien solitaire que de rester une minute de plus en sa présence.

Le reflet de la lune dans l'ombre m'offre un nouveau pan de lumière et me dévoile des détails du visage de mon poursuivant. Ses yeux sombres braqués sur ma frêle petite silhouette superposent une épaisse cicatrice lui barrant toute la joue gauche. Une peur viscérale me prend à la gorge et fait trembler mes membres qui peinent à bouger. L'air me manque. J'entends de nouveau les pas de l'homme se rapprocher dans ma direction, bien plus nombreux et rapides. J'envisage plusieurs hypothèses sur la raison qui pousserait cet homme à me suivre, mais je n'en trouve aucune de valide. Je ne reconnais aucun élément de son visage qui me permettrait de le lister parmi les personnes que je connais. J'en suis certaine, il n'en fait pas partie. Alors pourquoi ce type s'acharne-t-il à me suivre ?

Ma tête commence à bourdonner. Quand je parviens enfin à retrouver l'usage de mes jambes, je m'élanche dans la direction opposée, sans savoir où je vais, dans le seul but de parvenir à le semer ou à le distancer. Mon plan ne tarde pas à s'avérer être un échec. Chaque chemin terreux, chaque ruelle, chaque bâtiment semble lui être aussi familier que moi, comme s'il était parvenu à entrer dans ma tête pour savoir quelle serait ma prochaine destination. En prime, pour ajouter à cette atmosphère inquiétante, il fait nuit noire. Les étoiles et la lune ne suffisent pas à éclairer le chemin, et les lampadaires de la ville

sont hors d'usage depuis longtemps. *De mieux en mieux !* Mon sac en bandoulière pendu sur mes épaules se secoue dans tous les sens comme un appel à réaction. Je me souviens alors que mon Kahr 49 figure encore au fond de mon sac, avec un chargeur presque complet. En même temps, on ne peut pas vraiment dire que j'ai eu l'occasion de l'utiliser...

Je pourrais m'en servir ? Non. Cela voudrait dire que je dois tuer un homme, et je refuse de faire cela. Je ne suis pas une meurtrière qui assassine pour survivre. *Non, Tessa, mais tu peux simplement le blesser à la jambe.* Cette idée me paraît meilleure. À condition de bien savoir viser dans le noir – ma courte expérience avec quelques volatiles du coin n'a pas suffi à faire de moi une tireuse d'élite. De plus, je n'ai jamais utilisé d'armes contre un être humain, et j'ai l'impression que ce léger détail change toute la donne. Disons que ce n'est pas le premier truc auquel j'ai pensé à demander à mon père avant qu'il ne meure. J'étais plus du genre à me recroqueviller sur moi-même en le suppliant de ne pas me laisser seule. Enfin, il y a une première fois à tout, comme dirait ma mère.

Je me retourne délicatement vers l'homme mais mon pied dérape sur un caillou. Je percute violemment le sol et manque de me cogner la tête, mais mes réflexes encore présents m'évitent cette peine. Aussitôt, je lance un regard affolé vers l'homme. La panique a définitivement emporté la partie quand je comprends qu'il n'est plus qu'à quelques mètres de moi. *Et merde...* Je parcours le sol à la recherche de mon arme, mais je ne ramasse que des feuilles et des morceaux de terre. Ce n'est pas le moment ! Pourquoi est-ce qu'il doit toujours m'arriver ce genre de choses ?

L'homme se manifeste soudain.

— C'est ça que tu cherches ? dit-il en brandissant mon sac.

Un hoquet de surprise m'échappe. Comment mon arme a-t-elle pu se retrouver entre ses mains ? Ah oui, c'est vrai. Mon

sac. Quelle idiote ! Mon arme est à l'intérieur. Si je me jette sur l'homme, cela lui laisse assez de temps pour la saisir. Je suis prise de court, aucune idée brillante ne me vient en tête. Alors je me mets à pleurer, comme une gamine de huit ans le ferait, mais c'est la seule chose qui me vient à l'esprit. Je perçois d'ici le rire de l'homme. *C'est ça, ravie de vous amuser autant !*

— Tu sais, peut-être que si tu me supplies, je serai plus clément avec toi...

— Donnez-moi ce sac ! je lui ordonne avec fermeté.

Comme s'il allait t'écouter... commence ma conscience.

— Je ne crois pas gamine.

Tu vois ? Minute, il vient de m'appeler « gamine » ? Finalement, entre une cible humaine et un animal, qu'importe la différence ? Ma première idée me paraît soudain plus séduisante. Enfin, si j'avais mon sac sur moi !

Je pourrais aussi bien m'enfuir en courant ? *Oui, dans un univers parallèle où les balles ne tuent pas !* Bon, si même ma conscience refuse toutes mes idées, je ne vois rien d'autre à faire. Ma vision se trouble non plus à cause des larmes qui emplissent mes yeux, mais à cause d'une douleur oppressante à la tête. Comme je le craignais, mon interlocuteur s'approche dangereusement, positionné à présent à un mètre à peine. Sa proximité me permet de le détailler de plus près. Sa carrure imposante révèle une importante musculature, comme s'il s'était gonflé les bras à l'hélium, si bien que j'ai l'impression qu'ils pourraient exploser si je leur plantais une aiguille dedans. Il ressemble à une montagne de muscles prête à s'écraser sur sa proie. Et devinez de qui il s'agit !

Je tente de reculer mais ce dernier me bloque les genoux. J'essaie de me débattre mais sa prise est bien plus puissante que mon pauvre petit corps. Je me tortille tel un ver enfermé dans un bocal sans issue.

— Lâchez-moi ! je geins.

— Oh ça, tu peux rêver.

— Lâchez-moi !

— Sinon quoi ? Tu es seule ici de toute manière, tu n'as nulle part où aller.

Fallait-il vraiment qu'il le précise ? Je m'apprête à l'insulter de sale pourriture, mais quelque chose de poilu et d'épais me barre l'accès à ma bouche. Mon regard se porte sur son autre main, elle tient quelque chose de brillant. Lorsqu'il le braque sur moi, je comprends qu'il s'agit de mon arme. Sachant que je ne peux plus rien faire pour me sauver, je ferme les yeux dans l'espoir d'abrèger ce qui va suivre. Je m'étais préparée à mourir, mais pas de cette manière. Trois mois à errer seule entre les carcasses de véhicules et de bâtiments, à attendre un retour impossible, à rassembler mes derniers souvenirs pour lutter, pour survivre. Tout va s'arrêter dans quelques secondes, lorsque l'homme décidera de mon sort, le doigt pressé sur la détente. Je ne saurais dire si je suis soulagée, ou en colère.

J'ai toujours entendu dire que face à la mort, on apercevait une sorte de lumière, une lueur douce, blanche, protectrice, enivrante, que des tas de souvenirs ressurgissent, comme si notre mémoire faisait dérouler chaque étape de notre vie telle une bobine de film. Mais je ne ressens rien de tel. À cet instant, j'aimerais seulement que l'enfer qu'est devenue ma vie sur Terre prenne fin avant celle-ci. Que je puisse rejoindre mes parents pour l'éternité. C'est tout ce que je souhaite.

Mais le coup de détente ne vient pas. Je me risque à ouvrir les yeux – peut-être que je suis morte si rapidement que je n'ai pas eu le temps de réagir ? Quelqu'un est toujours posté devant moi, mais la silhouette est plus fine. Ce n'est pas l'homme. Celui-ci gît au sol. Mais... je n'ai entendu aucun coup de feu ! Je devrais être à sa place à l'heure qu'il est ! Que s'est-il

passé ? Je me relève sur les coudes en furie et m'écarte de la scène en rampant. Mes oreilles bourdonnent et je ne vois plus très bien ce qui m'entoure. Tout me paraît flou. Je tente de bafouiller des mots, former des phrases dans ma tête, mais rien ne franchit mes lèvres. Elles sont scellées entre elles par la peur qui me ronge de l'intérieur. Je n'y comprends plus rien...

— Tu n'as plus rien à craindre, me rassure la silhouette d'une voix douce. Tu n'es plus seule.

Mais je ne l'écoute plus. Je suis trop choquée pour réagir. Il a tué cet homme... J'ai failli mourir... Les secondes qui suivent, tout devient très flou. Je sens des bras protecteurs m'envelopper et mon corps balloter à la renverse dans le vide. Le visage de Ruddith dans le vaisseau est la dernière image qui me vient. Puis c'est le trou noir.

PDV de Ben

Je me souviens encore de son expression lorsqu'elle a aperçu le garde.

Le visage consterné par sa découverte, une foule de sentiments se bousculant pour avoir la première place, la poitrine qui se serre comme si elle s'apprêtait à rendre son dernier souffle, ses sentiments les plus sombres devenus soudain les signes d'un réconfort à venir. Je connais bien ces sensations, je les ai vécues aussi. Elle a probablement cru qu'elle était seule, perdue ici à attendre la fin, convaincue que les autres ne reviendraient jamais. Je l'ai bien vu dans ses yeux, elle les avait fermés en renonçant à la vie. Je ne pouvais pas la laisser faire ça. Je ne devais pas la laisser mourir, pas de cette manière. Je sais bien que je ne la connais pas, mais elle m'a l'air d'être une battante, pas d'une personne qui renonce facilement. Si c'était le cas, elle aurait fait le choix de mourir il y a trois mois. Les occasions devaient se précipiter sur son chemin : vivre ou mourir. C'est le deal sur Terre. Soit le soleil crame une à une les parcelles de vie qui vous composent, soit vous vous réfugiez là où vous pouvez tenter de mener une vie à peu près normale. *Plus rien n'est normal, Ben.*

Allongée sur le matelas de ce loft low cost, ses longs cheveux bruns encadrent un joli visage pâle aux taches de rousseur bien cachées. Elle a l'air de dormir paisiblement en

apparence, mais ses longs sourcils fins, froncés en une vague, m'indiquent le contraire. Elle doit sûrement faire un cauchemar. Lorsqu'elle se tord soudain sur le canapé et gémit, j'ai envie de la réveiller et de la prendre dans mes bras, la rassurer en lui disant que ce n'était pas la réalité, que je suis là pour veiller sur elle maintenant. Mais je ne suis pas sûr qu'elle apprécierait. Certaines mèches rebelles glissent sur son visage angélique et elle s'apaise à nouveau. Je ne peux m'empêcher de la trouver magnifique. *Pourquoi est-ce que tu penses à ça maintenant ! Elle est endormie !* me blâme ma conscience. Je suis persuadé que si elle me surprenait en train de l'observer, admirant sa beauté un léger sourire aux lèvres, elle me prendrait pour un pervers. Alors je dévie mon regard vers la fenêtre naturelle dans le mur. Cet endroit n'est pas du luxe, mais c'est le plus proche que j'ai trouvé. Ma planque est plus loin, à une quinzaine de minutes de marche. Vu l'urgence de la veille, j'ai préféré ne pas prendre de risque inutile.

J'ignore quand la fille va se réveiller, à vrai dire je redoute ce moment. Vu sa réaction avec le garde, je ne préfère pas imaginer celle qui suivra en me voyant. Quand je l'ai trouvée, elle était très faible. Je ne sais même pas comment elle a pu parcourir toute cette route sans tomber dans les pommes. Cela doit faire quelques jours qu'elle n'a pas mangé un véritable repas. Il est vrai que l'on manque de nourriture ici, heureusement pour moi j'ai encore quelques réserves sous la main. Mais d'ici demain, il faudra que je parte fouiller de nouveaux recoins de la ville. Pour cela, je dois attendre le réveil de mon inconnue. *C'est beau d'y croire*, se moque ma conscience.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule vers la fille, et secoue la tête. Une pointe de colère m'envahit. Je ne me souviens même plus comment toute cette merde est arrivée dans nos vies. Du jour au lendemain, errer dans les rues devenait la chose la plus dangereuse alors que la veille encore les enfants du quartier allaient jouer dans le parc et mangeaient des glaces chez Luigi, le meilleur glacier de la ville. Maintenant,

il n'y a ni enfants ni glaces. Ce que je sais en tout cas, c'est que personne n'a voulu que tout ceci arrive. Même les églises du coin se sont mises à s'agiter dans tous les sens aux premières annonces journalières. La fin du monde, mais bien sûr ! Les journalistes ont une sacrée imagination ! *En attendant, c'est toi l'idiot qui te retrouve coincé ici !*

À son réveil, tout changera. Nous ne serons plus seuls, mais deux. Trois, si l'on compte le cadavre du garde... Peut-être sommes-nous plus ? J'ai entendu des amis dire que le gouvernement n'était constitué que de beaux parleurs. Évidemment, quand ils ont su qu'on nous envoyait sur une autre planète, ils ne se sont pas fait prier deux fois. Je suis sûr qu'ils sont actuellement en train de se régaler devant un buffet royal, à grignoter des ailes de poulet avant de les jeter à moitié rognées dans leur assiette. Ce n'étaient pas mes amis de toute façon, et je n'aime pas le poulet. *Même si je ne ferai pas le difficile si j'en croise un.* Je ne rêve que de ça, un vrai repas.

Je me concentre de nouveau sur la fille. Ses paupières mouvantes et son air pensif montrent qu'elle est dans un sommeil profond. Sa cage thoracique se soulève lentement avant de redescendre timidement vers le fond du canapé. Je ne vais pas la réveiller pour le moment. De toute façon, je ne suis pas pressé. Je pourrais aussi bien aller chercher des provisions le temps qu'elle revienne à elle, mais j'abandonne aussitôt l'idée en songeant à la panique qui la submergera si elle se réveille avant mon retour. Je pousse un léger soupir et m'affaisse un peu plus dans le fauteuil. *Elle n'est même pas encore réveillée que tu te prends déjà la tête.* Ma petite voix intérieure a raison, je verrai bien ce qu'il advient une fois qu'elle sera en mesure de parler.

Sur cette conclusion, je me dirige dans la cuisine. J'esquive les débris de mur qui inondent le plancher en bois, et atteins la porte du réfrigérateur. Je récupère une bouteille en plastique qui contient un liquide transparent, et le vide dans un verre propre. J'en sers un second, pour moi. La fille aura

sûrement soif à son réveil. Mais pourquoi est-ce que je m'inquiète autant pour elle ? Je la connais à peine, voire pas du tout. *C'est peut-être pour me pardonner de ce que j'ai fait.* Je secoue la tête et chasse cette idée dans un coin de mon esprit. Je suis déjà assez perdu comme ça, pas besoin d'en rajouter une couche.

La culpabilité me noue soudain l'estomac. Je ferme les yeux pour tenter de la chasser, mais au lieu de cela, un événement douloureux ressurgit malgré l'interdiction que je m'étais faite d'y repenser. Je me retrouve projeté trois mois en arrière, dans ma maison, quelques heures avant le Départ. Je rectifie, mon *ancienne* maison.

Ma mère est là, allongée sur le gros canapé en cuir marron du salon. Je l'observe longuement sans rien prononcer, il n'y a rien à dire. Cela fait des mois que les rayons nocifs du soleil l'affaiblissent. La mort gagne un peu plus son corps chaque jour qui passe, et aujourd'hui est pire que les autres. Elle n'a plus d'appétit depuis des semaines et s'obstine à refuser les repas que je lui concocte. J'ai bien essayé de la forcer à avaler quelque chose, mais cela n'a aucun impact sur son organisme. Elle ne se lève plus du canapé. Ses nausées et malaises s'aggravent. Chaque jour, je m'assois à côté d'elle et lui prends la main jusqu'à ce qu'elle s'endorme, et la regarde mourir à petit feu, impuissant.

Une larme perle au coin de mon œil. Je la chasse immédiatement du revers de la main avant qu'elle ne s'en rende compte, mais il est trop tard car celle-ci me fixe avec un de ces sourires qui en dit long. Celui d'une mère malade qui s'apprête à vous faire ses adieux. Elle saisit ma main avec une douceur lente et plonge ses yeux gris, devenus presque blancs, dans les miens. Ses cheveux blonds se sont tellement éclaircis qu'ils lui donnent un air fantomatique. Je me détourne d'elle, mais une pression sur mes mains me fait rebrousser chemin. « Reste toujours fort », me murmurait-elle. J'opine du chef en ravalant une autre larme. « Il faut que tu ailles sur ce vaisseau, Ben. Fais-

le pour moi, d'accord ? », me suppliait-elle. Non, non je refuse de la laisser croupir seule sur cette Terre en décomposition. C'est ce qu'aurait fait mon père, je refuse de devenir un lâche comme lui ! « Je reste. Tu ne me feras pas changer d'avis. À moins que tu acceptes de manger ce que je te donne. » je lui certifiais. Elle me sourit, inspire longuement, puis m'explique qu'elle ne tiendra pas tout le long du voyage, si ce n'est au décollage, et que ça ne fera qu'une bouche de plus à nourrir inutilement, qu'il y a d'autres personnes à aider. Je m'en fiche des autres ! Pourquoi dit-elle des bêtises ? Une mère doit rassurer son enfant, pas lui mentir. Elle ne va pas mourir. Point final.

J'ouvre les yeux pour dissiper les images atroces que ce souvenir m'impose, mais celui-ci revient à la charge tel un boomerang.

Une heure avant le Départ, tout le monde doit se rendre à la place de l'Embarquement pour l'Appel. Le premier arrivé est le premier servi, comme on dit. J'ai assuré à ma mère que si nous arrivions parmi les premiers, nous obtiendrions à coup sûr les meilleures places. Après tout, quitte à devoir passer les prochains mois dans ce vaisseau, autant que ce soit dans le meilleur des confort dès notre arrivée ! Optimiste, je récupère mon sac derrière la porte de ma chambre. Les murs bleu nuit et les posters de planètes et d'affiches de films de science-fiction me donnent déjà l'impression d'être dans l'espace. La cinématographie et l'astronomie sont mes deux grandes passions. Ce voyage fait partie de mes rêves. Découvrir l'avenir, visiter l'inconnu. Ce voyage est une occasion en or et une chance à ne pas rater. Une fois mon caméscope miniature, mes habits et plusieurs DVD de mes films préférés de science-fiction embarqués, je me dirige dans la chambre de ma mère et récupère ses affaires que j'ai préalablement rangées dans son sac de voyage en cuir. Il était à mon père avant, mais ma mère a insisté pour que je ne le jette pas à la benne à ordures. Cela me paraissait être une assez bonne idée, pourtant...

Je descends les escaliers et annonce que tout est prêt, que nous pouvons partir. Mais je n'ai aucune réponse. *Elle s'est peut-être endormie*, je pensais. Ça lui arrive souvent, avec son état. Mais je ne m'inquiète pas plus et réitère mon annonce. Toujours rien. Je fronce les sourcils. « Maman ? ». Rien. Ce n'est pas normal. « Maman ? Maman ! Maman est-ce que tu m'entends ? ». Je me penche sur le sofa et me met à secouer doucement son bras. Sa peau est glaciale. Elle ne réagit toujours pas, elle ne bouge même pas. Je la secoue un peu plus fort. Non... Elle dort, oui, elle dort. « Maman, s'il-te-plaît, réponds-moi... maman. Je t'en supplie ! ». Le silence. Un vrai fantôme. Son teint est blafard, bien plus que tout à l'heure, et il y a une odeur bizarre. Je me dis que cela provient du four, même si on ne l'utilise plus depuis des mois. De la poubelle dans ce cas... Mais je l'avais vidée et changée la veille.

Je ferme les yeux et m'effondre au sol. Son prénom s'échappe de mes lèvres entre deux sanglots. Je dépose un léger baiser sur son front, délicatement, comme si j'avais peur de la réveiller. Et je me laisse glisser contre le sofa, mes mains dans les siennes. Je resserre la pression pour combler le vide qui les sépare et l'absence d'activité de ses paumes. Ma mère est morte. Non, c'est impossible... Et pourtant c'est bien le cas. Elle le savait, mais je refusais de le comprendre, même si au fond de moi je savais que c'était la fin pour elle, qu'elle n'avait plus la force de se battre. Me voilà seul, mon sac et celui de ma mère postés au bas de l'escalier, près de la porte d'entrée, prêt à quitter cette ville funèbre. À cet instant, je bondis sur place, lance un dernier regard à ma mère, et pars en courant. Le vaisseau est sur le point de partir. J'étais tellement occupé à me morfondre comme un gamin de dix ans que j'en ai oublié ce que voulait à tout prix ma mère, son dernier vœu : que je me rende sur ce vaisseau.

Ma grande silhouette me permet d'aller vite, j'esquive les bâtiments, contourne la ville et arrive à l'Embarquement. Mais il est trop tard. Il n'y a plus personne, plus de gouvernement, plus

de vaisseau. Ils sont partis sans moi. Je suis seul. À cette pensée je m'effondre sur la terre rocailleuse et hurle. Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne me soulage pas du tout. Alors je me relève, et marche sans savoir où je vais, dans le seul espoir que tout ceci ne soit qu'un mauvais rêve.

Je lance un coup d'œil par-dessus mon épaule, en direction du salon. C'est ce que je croyais aussi... que j'étais définitivement seul. C'est pour cette raison qu'elle ne doit jamais savoir, ça pourrait la détruire. Je m'en veux déjà assez comme ça. Je respire une grande bouffée d'air et me dirige vers le salon. Le verre rempli d'eau manque de glisser entre mes mains lorsque je comprends que la fille est réveillée. Elle n'est plus dans le lit, mais la marque de son corps est encore incrustée sur le tissu. Elle vient tout juste de se réveiller. *Et merde.* Je la cherche partout mais je ne la vois pas. Soudain, quelque chose me percute et me projette contre le mur qui s'effrite en morceaux à mon contact, puis me renvoie au sol, répandant un nuage de poussière dans la pièce. Un hurlement m'indique que mon invitée s'est mise en tête que m'attaquer par surprise était le meilleur des accueils. *Façon originale de dire bonjour !* Son effort la fait chuter au sol. Heureusement pour moi, je suis le plus costaud de nous deux. Je me hisse au-dessus d'elle... et lui immobilise les poignets contre le sol.

_ Je ne te veux aucun mal, je lui assure.

Elle me fusille du regard. *Sympa, je vois.* Il faut dire que nous ne sommes pas vraiment en position de confiance, là. Bon, changeons de méthode. Je relâche ses poignets et plonge mon regard dans le sien comme ma mère le faisait pour sonder mes pensées. Cette fille... Son côté mystérieux n'a jamais cessé de m'intriguer, même dans son sommeil. Je la vois rougir malgré elle sous mon regard insistant. J'esquisse un faible sourire, fier de lui faire de l'effet. Ma conscience se la ramène. *Tu ne lui fais aucun effet espèce d'idiot, elle te prend juste pour un pervers*

en train de la relâcher, et la chaleur de l'extérieur lui monte aux joues. Ouais, c'est ça.

Alors que j'ouvre la bouche pour prononcer une explication cordiale, une douleur aiguë percute ma joue. Des picotements intenses la parcourent et me font écarquiller les yeux de surprise. Il me faut quelques secondes pour réaliser ce qu'il vient de se passer. Elle m'a giflé. *Je confirme : la fille est bien réveillée !*

Chapitre 3

PDV de Tessa

Est-ce que je lui ai fait mal ? Je demande ça parce que la trace sur sa joue est réellement rouge. Je ne pensais pas qu'il était possible d'avoir autant de force dans un seul petit endroit – l'adrénaline sûrement. Je l'avais bien dit, la solitude m'a rendue sauvage ! C'est dommage que l'homme de la pénombre ne soit plus là pour le constater.

C'est ce type, celui qui est juste devant moi, qui a dû l'assassiner. Alors que je m'attends à recevoir son poing dans la figure pour se venger, il se contente de me tendre la main pour m'aider à me relever. Je le dévisage avec froideur. Il tient réellement à ce que je saisisse l'endroit où le sang de mon agresseur s'est déversé ?

Finalement, il se ravise face à mon manque de consentement. Je me redresse avec précaution sans le lâcher des yeux, puis examine furtivement la pièce. Mon embuscade ne m'a pas trop laissé le temps d'analyser ce qui m'entourait, j'étais trop préoccupée à compter les pas de mon deuxième agresseur. *Ou sauveur ?* D'ailleurs, il y a une chose que je ne saisis pas. S'il a tué cet homme, c'est sûrement pour récupérer ses provisions et

les miennes au passage. Alors pourquoi ne s'est-il pas débarrassé de moi aussi ? Pourquoi m'a-t-il conduit dans cet endroit et attendu mon réveil ? Il aurait aussi bien pu me laisser en plan sur cette route. Il croit peut-être que j'ai des planques secrètes, et il veut me torturer pour que je les lui fournisse ? Eh bien, si c'est le cas, il va être déçu. Il n'a qu'à me regarder pour se rendre compte que je suis à sec.

Ce dernier ne s'énerve pas, il ramasse au contraire le verre d'eau brisé que j'ai fait tomber et je le regarde faire avec regrets. Peut-être aurais-je dû attendre d'avoir bu cette eau avant de lui sauter dessus...

Je fais un rapide tour de la pièce tout en ayant un œil sur mon kidnappeur. On ne sait jamais, il peut très bien regretter de m'avoir gardée en vie et décider de m'assommer par la suite. *Parano, parano, parano !* Ce loft doit être le seul étage encore occupé de ce bâtiment, il est plutôt mal en point avec tous ces murs effrités, grattés de l'intérieur et poussiéreux. La décoration est plus que négligée. Il n'y a qu'un meuble en bois, un vieux tapis rouge et vert brûlé sur les deux tiers, et le sofa où je me suis réveillée. Il est clair que cet endroit a souffert – *comme son propriétaire ?* En m'approchant près de l'unique meuble, j'aperçois de vieux bouquins cachés sous une tonne de poussière, et des affaires personnelles d'une autre famille. Je le sais, car dans chacun des cadres que je trouve, aucun des visages de la photo ne correspond à celui de mon kidnappeur. Je suppose donc que ce lieu doit lui servir de sanctuaire où il tue ses victimes après les avoir volées, à l'exception de l'homme de la pénombre qui a dû le prendre de court. Mais je dois être la seule, ou la dernière, sur cette liste, puisque nous sommes les derniers êtres humains ici. *Oui, enfin, tu oublies que c'est ce que tu*

croyais avant de croiser le chemin de ces deux types ! relève ma conscience.

Je pousse un grognement et chasse mes pensées. Après avoir fait le tour complet de la pièce, sous les coups d'œil discrets de son propriétaire, je me plante devant celui-ci, furieuse.

__ Où est-il ?

__ Pardon ?

__ Mon sac. Où est-il ?

Ses lèvres s'écartent pour former un « Oh ». Il désigne du menton ce qui ressemble à une cuisine, et je me précipite aussitôt à l'intérieur. À ma gauche, un gros trou traverse le mur et forme une sorte de tunnel vers l'extérieur. Ce qui est pratique avec les maisons ou les bâtiments actuels, c'est que vous n'avez plus besoin d'ajourer les pièces pour faire entrer la luminosité extérieure. Les murs le font pour vous ! Ce n'est pas génial ça ? Néanmoins, cet endroit est une mine d'or parmi le reste des bâtiments de la ville. Bien entendu, les murs sont en piètre état, mais c'est une bonne planque, en hauteur, loin des regards. *Un vrai repère de psychopathe.* J'ai mis plus de deux mois à rénover entièrement ma planque, que j'ai surnommée le « Refuge ». J'ai bien failli ne jamais en venir à bout ! Mais je ne m'étais pas découragée, car s'il y avait d'autres survivants comme moi, ils apprécieraient sûrement d'avoir un endroit où ils pourraient enfin se sentir en sécurité.

Mon sac est posé sur le comptoir de la cuisine, ce qui m'évite d'avoir à fouiller tous les placards. Je lance un regard par-dessus mon épaule pour vérifier que mon kidnappeur ne me surveille pas, puis je fais l'inventaire de mon sac. Il y a encore mes récentes trouvailles, des barres chocolatées aux amandes et quelques outils pour le Refuge. Ma main touche le fond, il n'y a rien d'autre dedans. Je secoue le sac comme une

brute. Mon arme n'est plus là. *En même temps, tu t'imaginais peut-être qu'il allait te laisser seule avec un truc aussi dangereux entre les mains ?* Je me dirige en furie dans le salon où ce garçon a dû la cacher. Je fouille à nouveau les tiroirs de la commode et mets tout sens dessus dessous. Celui-ci passe sa main dans ses cheveux bruns et les ébouriffe légèrement, ce qui me déconcentre dans ma tâche. Je m'interromps en sentant une présence derrière moi.

— Je peux savoir ce qui te prend ? demande-t-il calmement, les sourcils relevés.

Je pointe mon sac grand ouvert dans sa direction.

— Où est-elle ? dis-je sans me départir de ma colère.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Oh, je t'en prie, je dois vraiment te faire un schéma ? Tu sais très bien ce dont je veux parler.

Après une courte réflexion, le brun semble se décider à se rappeler. Il saisit l'objet de son ceinturon. Je m'avance pour le récupérer, mais il vide le chargeur complet dans ses mains, d'une traite, et glisse les cartouches dans la poche de son jean.

— Eh ! Tu n'as pas le droit ! je proteste.

— Je te l'ai déjà dit, je ne vais pas te faire de mal. En revanche, toi oui, si je te laisse avec ce truc, répond-il en désignant l'arme. Il n'y a qu'à voir ton entrée !

— Ça s'appelle de l'autodéfense. Et ce n'est pas une excuse valable pour vider au complet mon chargeur !

— Pour ton information, on se défend seulement lorsqu'on est attaqué. Et je crois que oui, c'est nécessaire pour notre survie à tous les deux. Il va falloir que tu acceptes de me faire confiance, le garde qui t'a agressée n'est peut-être pas le seul dans les

parages, et quelque chose me dit qu'ils ne sont pas là pour boire le thé avec nous.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Mon interlocuteur fronce les sourcils à ma question.

— Qu'ils ne viennent sûrement pas pour boire du thé ?

— Mais non, je m'agace, avant...

— Que le garde ...

— Comment sais-tu qu'il s'agissait d'un garde ? je le coupe, suspicieuse.

— Sa tenue noire, sa posture, sa façon de parler. Tu ne trouves pas qu'il ressemblait à un des gardes de l'Elite ?

L'Elite des gardes correspond aux militaires censés veiller sur nous une fois sur le vaisseau. Enfin, sur les autres. Parce que, personnellement, je suis coincée ici avec un inconnu qui semble en savoir bien plus que moi. J'étais au sol, plongée dans le noir, et un homme cherchait à me tuer. Je n'ai pas tellement pris le temps de cataloguer la marque de ses vêtements !

Je secoue la tête.

— Mais qu'est-ce qu'un garde ferait ici ?

— C'est une bonne question, répond-il. Il a dû recevoir un ordre de mission et revenir trop tard, comme nous.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas sur le vaisseau comme les autres, d'ailleurs ?

Oups. C'est sorti tout seul. Quelle idiote je fais... Mon manque de tact le fait grimacer et il semble soudain se renfermer. *Bravo Tess, tu es la reine de la sympathie en moins de cinq minutes !* Il faut vraiment que j'apprenne à me la fermer. En

même temps, trois mois passés seule, c'est normal d'avoir des questions !

— Ne va pas croire que je vais me confier à toi aussi facilement, conclut-il avec une pointe de sévérité dans la voix. Pas sans un consentement mutuel en tout cas.

— Je suis désolée, je ne voulais pas...

— Ne t'en fais pas, dit-il. Je sais que tu te poses beaucoup de questions, la première est légitime. Tout ce que je t'autorise à savoir pour le moment, c'est que je m'appelle Ben, et que j'ai passé trois mois seul ici, comme toi.

Son regard s'assombrit et il se détourne de moi. On dirait presque qu'il se remémore son parcours jusqu'ici. La foire aux questions n'a pas été fructueuse, je vais devoir me contenter de ces deux informations pour le moment. Bon, au moins je connais l'identité de mon kidnappeur. Ce genre d'information me serait utile pour porter plainte pour séquestration. Enfin, s'il y avait la police.

Ce Ben traverse la pièce et me dépasse sans un mot dans la cuisine. Lorsqu'il en revient, un gros sac figure sur ses épaules.

— C'est quoi ça ? je lui demande.

— Des provisions, des affaires.

— Tu t'en vas quelque part ?

— Comme toi, chercher de nouvelles provisions. Je ne te propose pas de venir, il semblerait que le travail d'équipe ne soit pas ton point fort. Alors... bonne chance.

Il replace correctement son sac et m'adresse un hochement de tête. Sérieusement, il va me laisser comme ça ? Après m'avoir sauvée, ou kidnappée peu importe ! J'ignore pourquoi je suis déçue ou surprise, vu mon accueil peu

chaleureux, cela n'a rien d'étonnant. Pourtant, même si je ne lui fais pas confiance, il détient peut-être quelques réponses à mes nombreuses questions. Cela me paraît un bon motif pour l'accompagner. Le temps des questions, bien sûr.

— Je viens.

Il se retourne et me toise du regard. Je rêve où je viens d'apercevoir un sourire se dessiner sur ses lèvres ?

— Je croyais que tu n'aimais pas la compagnie, et que tu me prenais pour un psychopathe ?

C'est facile de lire en toi, il n'y a qu'à remarquer la distance à laquelle tu te tiens de lui. C'est à peine si tu irais une ville plus loin pour qu'il puisse t'adresser la parole !

— Eh bien, tu ne m'as pas encore tuée, donc pour le moment je suppose que tu n'en es pas un.

— Pour le moment, relève-t-il avec un clin d'œil.

J'ignore sa remarque et récupère mon sac posé au sol, puis je m'avance vers lui en tendant la main.

— Mon arme d'abord.

Il lâche un petit rire.

— Non.

— Et je te passe mes provisions... ! je lui propose à contrecœur, en levant les yeux au ciel.

— Si tu crois que c'est ce qui m'intéresse, tu fais erreur. Je l'aurais fait pendant que tu étais dans le coma, rétorque-t-il froidement.

Il n'a pas tort.

Face à mon hésitation, il me souhaite bonne continuation. Je pèse le pour et le contre au rythme de ses pas.

Il atteint bientôt l'ouverture du mur alors que je n'ai toujours rien décidé. Bon, il détient mon arme, il serait logique de l'amadouer pour pouvoir la récupérer, ce qui veut dire que pour cela je dois l'accompagner. Et puis il connaît sûrement des endroits en dehors de la ville. Je ne l'ai jamais quittée, pas même durant ces trois mois. Mes parents n'étaient pas de grands voyageurs, ils étaient plus du genre boulot la journée et le week-end, alors j'ai fait l'impasse sur de nombreuses occasions. Quoi de pire que de s'attirer les foudres de ses parents en osant franchir le seuil d'une autre ville.

Ben se retrouve en bas après avoir jeté un dernier coup d'œil dans ma direction. Je n'ai toujours pas pris de décision. Celle-ci est logique, je dois refuser.

— Attends ! j'insiste en m'approchant du mur. Je viens, mais uniquement parce que j'ai faim et que j'ai des questions à te poser. Mais avant, il faut que je passe au Refuge. C'est ma planque.

D'en bas, je le vois sourire. Il paraît rassuré. *On dirait bien que lui aussi n'a pas envie de passer le restant de sa vie seul...*

— Le contraire m'aurait étonné. Mais je te préviens, je ne sais pas grand-chose de plus que toi.

— Comme pour les gardes ? je réplique.

— Simple déduction logique.

— Alors j'aurai besoin de ta logique pour m'aider.

Je maintiens son regard pour appuyer ma décision. Je peux encore le suivre, s'il refuse. Mais j'espère ne pas avoir à en arriver là.

— Très bien, accepte-t-il. Rejoins-moi en bas pour commencer.

Je jette un coup d'œil dans sa direction et estime la distance qui me sépare du sol d'au moins huit mètres. Je blêmis.

Il ne pouvait pas choisir plus bas ? Non, parce que moi et ma maladresse...

Je me lance et agrippe une poutre où des trous m'offrent des prises parfaites. Je tente de reproduire tant bien que mal les gestes de Ben, tandis que j'envoie mon pied droit dans un autre creux. C'est comme une dune de sable, mais faite de pierres et de débris. Sauf qu'au lieu d'un serpent à sonnette qui vous attend sagement en bas, ici, c'est une chute mortelle à tous les coups. Bon, j'enchéris un peu, mais le vide n'est pas mon meilleur ami. *J'aurais dû prendre option escalade au collège*, je note mentalement.

Malgré la chaleur, je sens une légère brise de vent s'infiltrer sous mon tee-shirt. Je frissonne alors que j'agrippe une nouvelle prise. On dirait que je n'ai même pas bougé d'un centimètre, la vue me paraît toujours aussi haute. Plus loin en bas, un dénivelé de pierres me facilitera la tâche pour descendre, seulement il se trouve encore à cinq mètres de moi.

— On n'a pas toute la journée, commente Ben.

— Ça va, j'arrive.

— La nuit va tomber dans moins de quatre heures, tu as plutôt intérêt.

S'il ne me toisait pas aussi profondément, je n'aurais peut-être pas l'impression que je vais m'écrouler au sol. J'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette situation, moi dans les airs, cherchant à rejoindre désespérément Ruddith sur le vaisseau. À l'évidence, j'ai été idiot de croire qu'une idée pareille pouvait marcher, mais je devais au moins essayer.

Je me surprends à contempler le ciel avec nostalgie, comme si j'allais voir KG réapparaître par magie. Mais un raclement de gorge me ramène à la réalité. J'élance mon pied gauche sur le dénivelé de pierres, mais ma main droite glisse brusquement et me fait perdre l'équilibre. Je cherche de quoi

me rattraper mais la pesanteur attire mon corps vers le sol. Je hurle au contact du vide qui m'enveloppe et ferme les yeux pour diminuer la douleur qui va survenir. Mais rien ne se produit. Ni douleur, ni mort. Enfin, sauf si la mort a des bras.

J'entends tout à coup un petit rire derrière mon oreille. Je crois que j'ai les yeux encore fermés, parce qu'il fait tout noir et que je ne vois rien. Je me risque à les ouvrir et lance un regard affolé vers le bâtiment. Une vague de soulagement s'empare de moi quand je constate que je suis en bas. Enfin, presque.

— Finalement tu as raison, tu as besoin de mon aide. Te sauver va devenir une habitude chez moi on dirait, commente-t-il avec un sourire moqueur.

— Tu peux me reposer, maintenant.

— Je prends ça pour un « merci ». Je t'en prie, il n'y a pas de quoi !

— Merci.

Je hisse mon sac sur mon dos, pressée de changer le sujet. Voyant que je ne suis pas d'humeur blagueuse, Ben se munit à son tour de ses affaires. Notre destination établie, nous commençons à nous diriger vers le Refuge. Lorsque nous quitterons la ville, le rôle de guide de Ben prendra effet. Je sens que ce voyage promet d'être intéressant, même si je garde présent dans un coin de ma tête que ce dernier a tué un homme. *Pour te sauver*, rétorque ma conscience. Certes, mais cela n'excuse pas son geste.

Chapitre 4

PDV de Ben

Je dois presque courir pour la rattraper.

Puisqu'elle a décidé de m'accompagner, je lui ai parlé d'un potentiel point d'eau près de la forêt qui borde la ville. Je comptais m'y rendre personnellement aujourd'hui, après l'avoir découvert par hasard il y a quelques jours. Cette nouvelle a provoqué chez mon accompagnatrice une joie folle. Et maintenant, pressée et assoiffée, elle marche à moitié en courant.

— Le point d'eau ne va pas s'échapper, tu sais ! je lui indique, presque en criant pour m'assurer qu'elle m'entende.

Cette dernière m'adresse un bref regard désintéressé puis se reconcentre sur la route. Je soupire et l'imite. Nous avons bien progressé, mais le chemin est encore long. Je me demande si nous aurons le temps de revenir à la ville car le point d'eau se trouve encore assez éloigné, et le ciel perd en luminosité. Après tout, je ne suis même pas certain que ce point d'eau existe, ou s'il a tenu avec ces vagues de canicule. La déduction que j'ai faite, en entendant un bruissement similaire à celui d'un petit ruisseau, pourrait être fausse. Tant de bruits similaires pourraient lui correspondre, et mon imagination peut parfois se montrer très convaincante. Je décide que ça en vaut quand même le détour – et puis, la fille semble déterminée à s'y rendre. Je la comprends, je n'ai pas non plus envie de mourir assoiffé. Il me reste tout juste un stock de cinq bouteilles dans mon sac.

Je me repasse en tête les paroles de la fille. Avant d'entreprendre le voyage jusqu'au fameux point d'eau, elle souhaite se rendre à ce qu'elle surnomme le Refuge. Ce nom m'intrigue à vrai dire, et pas seulement parce qu'elle a pris le temps de nommer une planque. J'ignore pourquoi elle l'a fait, cet endroit ne doit pas valoir mieux que les autres habitations – même si je pense qu'elle a dû se débrouiller pour la rendre vivable. Elle n'a pas l'air du genre à subir, mais plus à chercher des solutions. Un soupir de frustration m'échappe. Quand j'ai l'impression de commencer à la cerner, qu'elle commence à m'accorder sa confiance, elle se renforce d'un seul coup dans son mutisme. J'ai envie de percer ce voile mystérieux qu'elle cache sur elle.

— Pourquoi « le Refuge » ? je demande avec curiosité.

La fille se retourne et fronce les sourcils.

— Cet endroit, tu l'appelles « le Refuge » ? Pourquoi ?

Elle semble hésiter. Ce fameux « Refuge » doit avoir un lien avec son histoire, sinon elle n'aurait pas l'air de se désagrèger sur place. Je me sens soudain coupable de m'être montré intrusif. Pour la même raison que j'ai refusé de lui parler de ma mère, ma demande était déplacée. Je dévie mon regard et continue de marcher.

__ Désolé, c'était indiscret.

__ Ce n'est pas grave.

Nous passons le reste du trajet dans un silence embarrassant. Nous progressons un peu plus vite, elle guidant et moi la suivant de près. De temps à autre, je jette un coup d'œil aux environs pour vérifier que nous ne sommes pas suivis. Je ne voudrais pas retenter l'expérience de la dernière fois. *Il devait être seul*, j'essaie de me convaincre. *Tu sais pertinemment que ce que tu as vu la dernière fois ne s'invente pas. Il faut que tu lui en parles !* Je secoue la tête et chasse cette idée stupide. Il en est hors de question. Tant que je ne suis pas sûr de ce que j'ai vu, je refuse de lui en parler.

La fille semble avoir remarqué mon inquiétude et me demande si tout va bien. Je lui certifie que oui d'un hochement de tête, mais je ne suis moi-même pas convaincu de ma réponse. J'embrasse une dernière fois du regard la ville, il ne semble y avoir personne d'autre que nous. *Arrête ou tu deviendras complètement paranoïaque !* Je grogne et accélère le pas pour rattraper la fille. La survie a la fâcheuse tendance à vous faire douter de tout, et de vous-même. Trop de confiance vous tue, et pas assez vous rend fou à lier.

Pour me distraire de mes idées noires, je décide de me remémorer le chemin pour arriver au point d'eau. La forêt est assez complexe et dense, se repérer n'est vraiment pas une partie de plaisir, du moins lorsque l'on n'est pas habitué à s'y rendre. Cet endroit doit être le seul de la ville que j'aime. Petit, je venais m'y promener avec mes parents, et à chaque fois, mon

père et moi y construisions une cabane. Cette routine s'est poursuivie jusqu'à il y a trois ans, sans dire un mot, une excuse, une raison. Alors depuis ce jour, j'ai cessé de poursuivre notre activité favorite. Je n'y vais plus que pour chasser, courir ou tuer le temps. Des souvenirs douloureux de mon père refont surface, je suis incapable de mettre fin au défilé d'images et de sentiments qui me traversent. Puis, sans que je ne vois le temps passer, la fille s'arrête devant une longue maison, pas très haute de taille, en marge de la ville. Nous avons traversé un long chemin terreux. D'autres maisons, plus éparpillées que dans le centre, nous entourent. Celle qui nous intéresse n'est pas en aussi bon état que je me l'imaginai. Peut-être ne l'a-t-elle pas rénovée, en fin de compte ?

Je l'accompagne jusqu'à la porte, sans lâcher des yeux l'étonnante structure. Voyant que je m'arrête, la fille me fait signe de rentrer.

— Tu es sûre ? je demande, sceptique de pénétrer son espace de vie.

— Entre, m'assure-t-elle.

Je m'exécute et la suis à l'intérieur. Très bien, je retire ce que j'ai dit. Cet endroit est le paradis sur Terre ! Cela n'a rien à voir avec l'extérieur. Tout est... propre, presque neuf en apparence, et décoré ! Une chose est sûre, c'est qu'il a dû lui falloir un bout de temps pour terminer ce chef-d'œuvre. Et c'est très réussi. Les meubles en bois ont été remaniés, certains repeints. Dans la pièce principale, deux grands canapés en cuir marron forment un angle, enfermant entre eux une bibliothèque en chêne bien remplie. Un grand tapis rouge moutonneux tapisse le sol, au centre de la pièce. Deux fenêtres rectangulaires font face aux deux canapés, et sont couvertes pour empêcher les rayons du soleil d'entrer. L'une d'elle est barrée d'une épaisse planche en bois. Avant le Départ, beaucoup de maisons et de magasins ont été pillés, c'est

pourquoi les habitants ont peu à peu commencé à barricader leurs portes et fenêtres, jusqu'à même s'enfermer à l'intérieur. L'isolement a presque fini par tous nous achever.

— L'extérieur n'est qu'une parade pour ne pas attirer les regards, m'explique-t-elle en voyant mon air surpris.

— Je vois. C'est vraiment très impressionnant, j'admets avec sincérité. Est-ce que c'est toi qui as fait tout ça ?

— Quoi ? répond-elle un brin vexée. Tu pensais peut-être que j'étais restée assise les bras croisés, à m'interroger sur ma prochaine manucure ?

— Peut-être... enfin non ! Je suis juste surpris que tu aies eu le temps de retaper tous ces objets. Ils étaient tous ici avant ?

— La plupart proviennent de mes fouilles. C'était vide, alors j'ai comblé les espaces manquants avec les souvenirs des autres familles. Je sais, avoue-t-elle, c'est un peu glauque. Mais rassembler tous ces souvenirs étrangers et les mêler aux miens, les conserver c'est... c'est comme si je leur donnais une seconde vie, ou bien que je donnais un sens à la précédente. D'une certaine manière, je me suis rapprochée de mes parents et de mes amis, de mon ancienne vie.

— Je ne trouve ça, pas bizarre du tout.

Elle paraît soulagée.

— J'ai passé les trois derniers mois à changer de planque pour me rapprocher de mes parents (Son expression m'invite à continuer). Ils passaient leur temps à déménager, au maximum tous les deux ans. Ils souhaitaient voir de « nouveaux horizons », en tout cas c'est ce qu'ils me disaient. J'étais invisible à leur décision, ils ne prêtaient jamais attention à l'impact que chaque déménagement pouvait avoir sur moi, comme si cela ne me faisait rien de devoir me faire de nouveaux amis sans savoir si je les reverrais l'année suivante. Ils ont commencé leur